



**HAL**  
open science

# Les Fruits d'or, prétexte et sous-texte des Lettres d'Amérique de Nathalie Sarraute

Marie-Hélène Boblet

## ► To cite this version:

Marie-Hélène Boblet. Les Fruits d'or, prétexte et sous-texte des Lettres d'Amérique de Nathalie Sarraute. Julie Anselmini; Françoise Simonet-Tenant. Trajets épistolaires. Hommage à Brigitte Diaz, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2021, 979-10-240-1705-1. <halshs-04054891>

**HAL Id: halshs-04054891**

**<https://shs.hal.science/halshs-04054891v1>**

Submitted on 6 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Parues en 2017, les vingt quatre lettres d'Amérique<sup>1</sup> adressées par Nathalie Sarraute à son époux Raymond entre le 1<sup>er</sup> février et le 14 mars 1964 sont des « bafouilles, comme dit Claude<sup>2</sup> », comparables aux entrées d'un journal de voyage aux États-Unis dont les étapes sont dictées par les invitations universitaires. Il ne s'agit pas d'une correspondance à proprement parler, puisqu'une seule voix s'exprime, et les allusions à l'échange sont rarissimes. Mais ce sont les seules lettres de voyage que Sarraute ait écrites, son mari étant resté en France pour raisons professionnelles et financières, et les seules que nous puissions connaître d'ici 2036<sup>3</sup> : l'écrivain en effet a suspendu jusqu'à cette date tout droit de communication de ses manuscrits ou brouillons, soucieuse d'éviter toute lecture psychologisante ou biographique de son œuvre. Elles manifestent, outre la complicité du couple, son auto-ironie. En témoigne la métaphore héroï-comique par laquelle elle désigne ses propres pages : « J'espère que tu conserves mon roman-fleuve, non pour la postérité – trop mal écrit – mais pour que je m'en souvienne. Cette idée me vient seulement maintenant [19 février] : quand je t'écris, c'est par un besoin fou de partager tout avec mon vieux Chien Loup. » (86)<sup>4</sup> Aide-mémoire, moyen et lieu de partage, telle est la double vocation de ces bafouilles qui présentent « tout » à Raymond.

« Tout », qu'est-ce à dire ? D'une part les musées, campus, villes que donne à voir une prose économique et paratactique, comme si la succession des clichés de New-Haven, Boston, Chicago, New-York, San Francisco, Los Angeles, Washington ou La Nouvelle Orléans avait la magie opératoire de révéler à l'absent la vaste majesté des espaces américains, et de le séduire à distance. Mais au-delà du journal de voyage et de partage d'impressions ressenties, nous lisons la chronique d'une mue vécue, observée, analysée par l'intéressée elle-même. Comment un écrivain d'avant-garde, goûté en France par quelques happy few (et encore, dans l'espace germano-pratin !) devient-il outre-mer « un des plus grands écrivains vivants et peut-être de tous les temps » (75), comme le dit à Yale Henri Peyre<sup>5</sup>? Quelles sont les circonstances de cette invraisemblable et paradoxale métamorphose du « petit fox » en star internationale? Pourquoi Sarraute en est-elle la chroniqueuse aussi ravie que terrifiée ? Quelle est, au terme de ce déplacement géographique, la place symbolique de l'auteur dans l'espace littéraire, et quels sont les enjeux de cette nouvelle situation de Nathalie Sarraute ?

---

<sup>1</sup> *Lettres d'Amérique*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2017, p. 65. L'édition de ces lettres conservées dans le fonds Nathalie Sarraute du département des Manuscrits de la B.N.F. a été établie et annotée par Carrie Landfried et Olivier Wagner. *Lettres d'Amérique* sera dorénavant abrégé en *LA* et l'indication de la page figurera entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>2</sup> Claude Sarraute, née en 1972, est la fille aînée du couple.

<sup>3</sup> En 1996, l'écrivain a fait don à la B.N.F. de ses manuscrits et brouillons de correspondances avec la clause d'une réserve de communication de quarante ans.

<sup>4</sup> Nathalie s'adresse à son « cher Chien Loup », chien de garde et de défense, qui la désigne par son « cher petit Fox ». Cette appellation dérive de la lecture d'une nouvelle de David Garnett, *Lady into Fox*, parue en 1922. L'héroïne se métamorphose en renarde et s'ensauvage. Ce destin se rapportait métaphoriquement à celui que craignait Nathalie, inadaptée à la vie sociale et pratique.

<sup>5</sup> Henri Peyre, auteur en 1955 de *The contemporary French novel*, se chargea d'organiser les conférences de Sarraute à l'université Yale, comme Germaine Brée le fit à l'université du Wisconsin à Madison.

## Étapes du voyage, avatars d'une métamorphose

En 1964, âgée de soixante-trois ans, Sarraute compte à son actif trente ans d'écriture et six livres<sup>6</sup>. Elle vient d'effectuer une série de tournées de conférences en Italie et Suisse (1959), en U.R.S.S., Suède, Danemark, Norvège (1960), à Cuba (1961), en Allemagne (1963)<sup>7</sup>. Sa tournée internationale aux États-Unis, prévue en 1961, fut différée pour raisons politico-diplomatiques par le Quai d'Orsay, Sarraute ayant signé le Manifeste des 121 en septembre 1960 et bravé l'autorité du général de Gaulle. Mais l'insubordination de la voix du Général (qui, n'en déplaise aux États-Unis, décida d'établir des relations diplomatiques avec la Chine de Mao Tsé Toung, et prit son indépendance par rapport à l'OTAN...) résonne dans celle de Sarraute. Et cette insoumission est aussi ce qui lui assure un si vif succès transatlantique. Si elle ne se livre à aucune analyse politique, les discriminations raciales lui apparaissent dans toute leur violente évidence à Harlem, où son opposition (rythmique) à toute forme de ségrégation suscite la sympathie des Noirs :

Je scandais le tam-tam avec mon pied, juste en face du pasteur touché, qui m'a autorisée, et même invitée, à revenir avec toi. Mais il faudra être accompagnés par quelqu'un. Harlem excessivement dangereux pour Blancs en ce moment, dans la rue, même en plein jour. Les Noirs à la sortie me serraient la main : "*Did you like it, dear ? Come again. Pray with us*". (74)

Dans le Wisconsin, elle est frappée par la juxtaposition d'orateurs condamnés à se succéder, tels le « gouverneur Wallace d'Alabama, puis un communiste, puis un Noir !! Discuteront sur la ségrégation chacun un soir différent. Puis discussion avec étudiants. Problème crucial pour tous. Noirs de plus en plus montés. » (84). L'engouement des campus américains pour l'œuvre sarrautienne s'insère ainsi dans une contestation idéologique générale, qui englobe l'opposition à la guerre du Vietnam et favorise la montée en puissance du mouvement pour les droits civiques des Afro-Américains.

Mais le succès auquel elle est le plus sensible est évidemment littéraire. Il se fonde sur la rencontre entre une attente et une offre préparée par plusieurs traductions disponibles en anglais. Dès 1958, John Calder avait publié en Grande Bretagne un ensemble critique unissant *Tropismes* à *L'Ère du soupçon*, qui évidemment favorisait l'accueil réservé à Sarraute. La même année, aux États-Unis George Braziller avait édité *Portrait d'un inconnu* traduit par

---

<sup>6</sup> Elle commence à écrire *Tropismes* en 1932, chaleureusement encouragée par Raymond, qui crut toujours en son génie. Publié en 1939, le livre est seulement remarqué par Max Jacob et Jean-Paul Sartre, qui écrira l'élogieuse préface de *Portrait d'un inconnu* en 1949. Refusé épar Paulhan chez Gallimard, le roman est édité par Robert Marin.

<sup>7</sup> Alors qu'elle voyage encore en Amérique, La Süddeutscher Rundfunk diffuse *Le Silence* le 1<sup>er</sup> avril 1964, première pièce radiophonique commandée à Nathalie Sarraute par Werner Spies, journaliste et critique d'art allemand francophone.

Maria Jollas. Dès le 20 avril 1958, dans le *New York Times*, Claude Mauriac, s'en faisait le fervent avocat :

On ne pourrait trouver plus riche, plus osé et plus original que les histoires de Sarraute. Un critique a écrit du *Portrait d'un inconnu* (1950, devant être publié en anglais cet été sous le titre *Portrait of a Man Unknown*) et de *Martereau* (1953) qu'ils sont les premiers romans à apporter quelque chose de neuf depuis Proust. Il s'agit d'une indication claire que la prétendue négation de la psychologie n'était pas aussi sérieuse qu'on avait pu le craindre.<sup>8</sup>

Claude Mauriac, penseur de l'a-littérature<sup>9</sup>, avait donc d'avance offert à Sarraute une position dialectique triomphante en soulignant la continuité de Proust en même temps que la force révolutionnaire, inédite de l'œuvre. Le lectorat, qui eût pu se laisser effaroucher par quelque protestation formaliste du Nouveau Roman, reconnaîtra les ingrédients du roman que sont histoire (des âmes) et psychologie. Le 7 février 1964, dans le *Time Magazine*, un journaliste anonyme distingue Sarraute des bruyants et tapageurs nouveaux romanciers qui se consacrent aux « choses et surfaces objectives »<sup>10</sup>. Il vante l'indépendance d'un nouveau roman de l'intériorité, qui fait fi des émotions victoriennes stéréotypées comme des catégories freudiennes. Cette présentation médiatique interpelle aussi bien les lecteurs traditionnels (du moins ceux de Dostoïevski, Proust ou Henry James) que les lecteurs aventureux, encouragés par la toute récente traduction des *Fruits d'or* et la publicité dans la presse.

D'originale et extraterritoriale, la position de Sarraute devient donc celle d'une célébrité vers laquelle convergent tous les projecteurs. Elle est au centre de l'attention et de l'adulation. Le premier officiant de cette conversion est Edouard Morot-Sir, conseiller culturel aux États-Unis de 1956 à 1969. « Éperdu et tremblant dans le hall » (42) à l'atterrissage de l'auteure, il reste constamment fébrile et « malade d'angoisse » (44). Il faut dire qu'il a essuyé les effets du conflit entre le Quai d'Orsay et l'écrivain... Mais depuis, *Les Fruits d'or* ont déchaîné l'enthousiasme. De plus, forte de sa formation universitaire à Oxford<sup>11</sup> et d'une impeccable maîtrise de l'anglais, Sarraute met sa compétence d'avocate en jeu. Dès sa première conférence le 3 février, ahurie et ravie, elle vit un phénomène de starisation internationale digne des Prix Nobel.

Les lieux où on l'accueille sont le premier indice de cette transformation en « un des plus grands écrivains » jamais reconnus : « À Columbia, aucun écrivain français n'a parlé dans la grande salle où je parlerai, réservée aux grandes gloires internationales » (44). Dans Greenwich Village, elle signe un

---

<sup>8</sup> "Literary Letter from France", Book Review, *New York Times*, 20 avril 1958, p. 20. Traduit par les éditeurs, LA, p. 29.

<sup>9</sup> Claude Mauriac use du mot pour la première fois le 14 novembre 1956 dans *Le Figaro*, puis en 1958 dans *L'A-littérature contemporaine*. Il le définit dans la préface de 1969 à *De la littérature à l'alittérature* : « L'alittérature (c'est-à-dire la littérature délivrée des facilités qui ont donné à ce mot un sens péjoratif) est un pôle jamais atteint, mais c'est dans sa direction que vont, depuis qu'il y a des hommes et qui écrivent, les auteurs honnêtes » (Albin Michel, 1969).

<sup>10</sup> Cité par les éditeurs, LA, p. 30. Julien Gracq disait à « l'assomption du réverbère, de la lampe Pigeon et du bouton de guêtre » ! (Julien Gracq, « Pourquoi la littérature respire mal », *Préférences, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la pléiade, vol. 1, p. 859).

<sup>11</sup> Formée en histoire, puis en droit, Sarraute a passé une année à Oxford en 1920-1921, qui l'enchantait.

livre d'or fantastique, réservé aux grands. Sur la page énorme, il y avait juste pour l'année dernière Lyndon Johnson, André Malraux, Léger et Nathalie Sarraute !!! Puis, conduites par Morot-Sir au "Crillon" de New-York, [...] fantastique vieil hôtel sur place divine, extraordinairement luxueux et "distingué", [...] où venait Faulkner, où Fitzgerald s'est ruiné en boissons alcooliques, où Henry James retrouvait ses amis » (51).

À Princeton, elle est invitée par le physicien Oppenheimer à son domicile (« maison divine, lui-même exquis, me remerciant de l'honneur... (sic) » (67). À New-York Victoria Ocampo, « qui domine toute l'Amérique du Sud, écrit, dirige la revue *Sur* » (68), l'invite en Argentine, en Uruguay, au Pérou (« elle, belle encore, bien qu'âgée, et m'adorant » 69) : la gloire de l'une se reflète en la gloire de l'autre, encore amplifiée par la promesse de la présence de Borges à ses côtés<sup>12</sup>. *Les Fruits d'or* qui « transportent les intellectuels : véritable événement ici !!!! » lui valent un « déjeuner au Carlisle – où Kennedy donnait ses déjeuners ! - organisé par l'ambassade de France pour [lui] faire rencontrer (liste très étudiée) les plus hautes personnalités des lettres dont *aucun* n'a refusé ». (53)

Ensuite, il y a la fièvre du public. Il vibre à Columbia d'un « enthousiasme exceptionnel » (47). Même réaction d'un « public ardent, instruit et admiratif » (111) à San Francisco. « Des milliardaires éperdus [l'] attendent pour [l'] amener de Los Angeles (ou est-ce San Francisco ?) dans le Grand Canyon » (48). Or la fièvre est contagieuse, et la cérébrale Sarraute se laisse affecter par la passion dont elle est l'objet : « Tant d'*excitement*, d'intérêt pour moi et pour ce que je raconte, tant de sympathie me soulèvent. L'air est *bracing* et électrifié. [...] Jeudi soir on a encore refusé du monde pour encore une salle et ils me supplient de refaire [la conférence] à mon retour. » (67)

Enfin, quand l'apparition de l'écrivain provoque une transe collective et que sa figure devient légendaire, tant de gloire se mesure en espèces sonnantes et trébuchantes : « Pour cette démonstration qui servait ma gloire, on m'a remis un chèque de 200 dollars » (47). « Ce soir [5 février] aurai gagné 500 dollars (par chèques ! et aurais pu accepter pour rien tant c'est bon pour mes livres) » (54)<sup>13</sup>. Au paradoxal pays de la performance et de la religiosité, c'est double gain, financier et symbolique !

L'engouement du public pour l'auteur n'a d'égal que celui de l'auteur pour le pays : la séduction, réciproque, opère dans les deux sens. Tandis qu'elle est « submergée de compliments », « les étudiants et les professeurs trépidants », Sarraute trouve New-York « divinement beau, véritablement féérique » (47). Tout est fabuleux, audacieux, merveilleux, formidable, fantastique, fascinant, ensorcelant, gargantuesque... « J'ai vu le spectacle le plus beau du monde » (48). « Pour nous, New-York, c'est comme la lune » (35). « C'est vraiment comme un rêve » (62). L'emphase des adverbes et des superlatifs, le lyrisme conventionnel

---

<sup>12</sup> Victoria Ocampo publiera dans *Sur* la pièce radiophonique *Le Silence*, parue dans *Le Mercure de France* en février 1964. Sarraute prévoit la tournée de conférences en Amérique du sud pour l'été 1965.

<sup>13</sup> Beaucoup d'informations sont données aussi sur les menus, les prix des repas ou des chambres, pour le persuader de l'opportunité à saisir pour rejoindre sa femme : « c'est idiot de penser au fric, j'en aurai plein ici. [...] Ce serait idiot de ne pas profiter de cette occasion unique. [...] Il reste si peu de temps, mon Chien Loup, et que nous fera ce fric – inespéré – en plus ? Réponds-moi à ce sujet. Tu serais crétin d'y renoncer. » (45-46). Les montants des cachets sont d'un autre ordre, à mettre en perspective avec la starisation en cours de l'écrivain.

des comparaisons amplifient la connotation mythologique des adjectifs... et annoncent le retour critique à la lucidité.

### **De la starisation à la démythification des étoiles... filantes**

Le quasi-rêve provoque un vertige et un complexe de supériorité dont Sarraute se moque elle-même.

Je deviens un peu mégalomane. On le serait à moins. [...] Avant le dessert Morot-Sir s'est levé et a dit combien la France était fière de ce que sa littérature déclenche dans le monde entier l'intérêt que l'on sait et dit que mes efforts longs, obstinés et d'abord solitaires avaient précédé ce mouvement et avaient contribué à son épanouissement. Il m'a exprimé son admiration personnelle en tant que lecteur et m'a remerciée. Puis il a invité les gens à me poser des questions auxquelles – telle Jeanne d'Arc inspirée – j'ai répondu dans un anglais, paraît-il, impeccable. (57)

Les analogies distanciées que l'auteure établit entre ce qu'elle est devenue et des figures de légende disent et la jouissance et la méfiance d'un phénomène de dépersonnalisation sur lequel elle exerce une décapante auto-dérision. Comment Sarraute pourrait-elle ne pas rester sceptique devant une métamorphose si spectaculaire qu'elle en devient suspecte ? Après Jeanne d'Arc, c'est en « gracieuse Majesté » à « la main gantée » que la Reine Sarraute pose et dispose de l'auditoire (88, 91, 92)<sup>14</sup>. Si donc elle accepte avec gratitude une reconnaissance littéraire ajustée à son ambition esthétique, elle tourne en dérision les jeux de mode et de rôles, les clichés et les tribunaux du goût dont elle se sait la cible. Aussi ne peut-elle mieux désarmer qu'en les prenant à son compte la méchanceté des images du critique Orville Prescott, qui dénonce « la grande prêtresse de la secte littéraire française du nouveau roman »<sup>15</sup>...

On sait la méfiance de Sarraute pour toute religiosité que ce soit, toute abdication de l'intelligence devant les rites et les mythes. Sa métamorphose en star est donc sujette à caution. Elle s'en moque par l'hyperbole et l'intertexte où la grenouille de la fable parodie Dali : « J'éclate de fric. On m'invite, on m'adore : tout le monde sait maintenant que « *je souis [sic] un génie* » (76). C'est bien ce qui peut exciter sa réticence voire sa répulsion : le culte de la personne incarnée excède l'admiration esthétique pour l'œuvre de l'auteur. L'aptitude à l'adoration l'inquiète. Diviniser reste une tentation constante qui dispense les adeptes de juger par soi-même. Des *Fruits d'or* à *Tu ne t'aimes pas*, Sarraute dénonce l'abdication devant l'idole, le renoncement prosterné au discernement, la conversion de la sollicitude en foi quasi assermentée. Les tremblements des uns et les trépidations des autres sont autant d'exacerbations tropismiques d'une adoration mystique qu'elle condamne. Qu'elle

---

<sup>14</sup> On reconnaît les images d'Épinal dispersées des *Fruits d'or* à *Tu ne t'aimes pas*, « ces très vieilles images d'un stock commun [...] d'un même modèle enfermé en nous tous depuis longtemps » (*Tu ne t'aimes pas*, Gallimard, 1989, p. 185).

<sup>15</sup> « Books of the time : Fashions in Fiction and the Anti-Novel », *New-York Times*, 14 février 1964. Traduit par les éditeurs de LA.

mette en scène la « success story » d'une prêtresse du Nouveau Roman est un trait d'ironie qui dissimule la complexité de ses affects :

Tu me dis que je suis devenue "un tantinet mégalomane" !! alors que ma simplicité et ma modestie royales charment toutes les populations de ce continent... [...] Depuis mon passage, tu as pu voir que [...] les U.S.A., par ma faute, doivent faire face à de graves difficultés financières, tandis que ma banque à New-York prospère grâce à mes versements. (124)

Car sa jubilation s'accompagne d'incrédulité, puis d'inquiétude. À l'excitation émerveillée (elle « n'en revien[t] pas de tout ce qui lui arrive, de tout ce qu'[elle] voit », 90) succède la stupeur, moins euphorique. Enfin le sentiment de la relégation l'étreint :

Dimanche soir, tel Khrouchev, j'étais assise, très isolée, auprès des maîtres de la maison, personne n'osant s'approcher ni demeurer plus d'une minute auprès de moi, m'observant à la dérobée. (98)

Sacralisée, mise à l'écart du groupe de commensaux, l'écrivain ne se sent plus galvanisé par l'anoblissement de son intrusion dans « le restaurant – club- hôtel le plus élégant de la ville » ni flatté par son aristocratique intronisation dans la « société sélectionnée » de Madison (87). L'enthousiasme électrique ne la réchauffe plus : il la réduit à un fétiche. Sarraute n'est plus la destinataire émerveillée ni même l'observatrice caustique de cet enthousiasme : elle s'en effraie. Elle qui vient d'en décrire, dans *Les Fruits d'or*, la précaire fragilité, refuse toutes les mystifications, toute adhésion religieuse à un être suprême ou à ses officiants. Aussi le verbe est-il en italiques lorsque Georges Günstling, au demeurant « absolument charmant [la] supplie de descendre chez lui à Pâques » (59). L'indice typographique de dialogisme dénonce la perversion des mœurs et la perte de la mesure qui dénature le rite courtois en rite culturel. Le succès même du roman ne peut que confirmer la vérité du phénomène. Dès le 18 février, Sarraute note : « *Les Fruits d'or* marchent très bien : événement littéraire très débattu. Germaine Brée a eu vent du grand succès de mes conférences. » (84) Le 25 février, « toute la société de Millwaukee était, paraît-il, en ébullition et un snobisme effréné déchirait la *high society* au sujet des deux cocktails [...] donnés en mon honneur ». (98) Le premier mars, à Chicago, elle parle une heure deux fois à la radio : « *Fruits d'or*. Succès qui va augmentant. Enthousiasme. Snobisme. » (106)

Cocktails et corbeilles de fleurs attestent les jeux de pouvoir, d'intimidation et de partition des publics que vient de figurer la fiction des *Fruits d'or*. La courbe ascendante puis descendante imaginée dans le roman éponyme peut se dessiner dans la vie réelle... Sarraute sait que la valeur de l'œuvre, en elle-même, est éclipsée par l'autorité de qui indique la note et la cote ; grégaire, le groupe imite. La construction polyphonique et pyramidale des *Fruits d'or* signifie que les modes passent, et que la gloire d'un temps ne signifie pas la panthéonisation. L'accueil américain du roman rejoue donc celui qu'il thématise, dans une mise en abyme non pas de la création mais de la réception. Et ce succès ne permet pas de répondre aux questions qui obsèdent l'écrivain depuis *L'Ère du soupçon* : comment doit-on comprendre l'acte littéraire ? Comment établir la valeur de l'art ?

Du 19 au 25 février, Sarraute sera donc passée de la joie narcissiquement satisfaisante d'être célèbre et célébrée à « la solitude des grands » (92), voire à l'angoisse de l'exclusion. Car la vraie lecture est une aventure intellectuelle et spirituelle que seuls quelques élus peuvent oser. La compréhension du projet littéraire de Nathalie Sarraute atteste en effet un clivage qui n'est pas seulement socio-culturel, mais sexuel ou plutôt genré. L'audience de ses conférences, intitulées « Roman et réalité<sup>16</sup> » et « Flaubert le précurseur »<sup>17</sup>, est une épreuve discriminante.

« Roman et réalité », à valeur de manifeste, annonce la foi de Sarraute en la puissance heuristique de la littérature. Son propre talent rhétorique favorise le prosélytisme en faveur d'un art de découverte, que le choix du terme biologique « tropisme » avait déjà signifié trente ans auparavant. Ni Victoria Ocampo ni le physicien de la révolution nucléaire, J. Robert Oppenheimer, ne s'y trompent : les deux comprennent le sens de sa démarche... Au-delà, le texte sur Flaubert ne trouve de « public ardent » (75) qu'académiquement formé, et masculin. À Princeton, si « Morot - Sir dit que je peux me permettre n'importe quoi », c'est que les « étudiants [sont] très avertis en matière de littérature » (61). À Yale, l'irrévérence fait florès : « Professeurs ahuris par culot à propos de Flaubert. Etudiants amusés. [...] Idées sur Flaubert n'ont pas choqué. » (75). Au dîner qui a précédé sa conférence devant une « affluence énorme » à Harvard, Sarraute note avec insistance « qu'il n'y a que des hommes, pas une femme » (78). De fait, quand à Columbia les intellectuels s'emballent, la prestation de Sarraute ne rencontre le lendemain qu'un « succès modéré » devant un public « presque exclusivement féminin » (51). La distinction des lectorats croise la ségrégation des sexes qui se confirme à Madison, où « tous les heads des departments sont des hommes ! » (92). Certes, des gens sont repartis dépités sans pouvoir entrer au Carlisle, mais à la Maison française le public, « médusé », n'est « pas très compréhensif, je crois (Morot-Sir m'avait prévenue) » (58). Tandis que les lettrés des grandes villes côtières et des campus sélectifs se laissent séduire par l'outrecuidance de Sarraute vis-à-vis de Flaubert, le grand public américain, féminin et/ou peu formé, lui, boude la recherche offensive de formes nouvelles, dégagées des conventions et des stéréotypes.

### **Enjeux nationaux du déplacement international**

Cependant, même si Sarraute constate cette résistance, elle la juge mineure. Sa notoriété auprès des prescripteurs que sont les intellectuels américains et sa starisation (dût-elle être imputable à un « snobisme effréné ») lui donnent l'opportunité de redéfinir ses relations avec Gallimard, son éditeur depuis *Martereau* (1953). Le contraste entre les politiques de marketing éditorial en France et aux États-Unis est sans appel :

Les articles élogieux pleuvent ici sur *Les Fruits d'or*. Braziller, ravi, fait une réclame énorme. Je vais en parler à Claude Gallimard qui n'a rien fait !!! et lui tenir la dragée haute. Tout le monde m'adore. Prends chaque mot pour argent comptant. Ça me changera de Paris. (89)

---

<sup>16</sup> Le texte de cette conférence ne sera publié qu'au moment de la réunion des œuvres de Sarraute en Bibliothèque de la Pléiade, en 1996.

<sup>17</sup> Transformée en article, la conférence paraîtra un an plus tard dans la revue *Preuves* (n° 168, 1965).

En gestionnaire libérale, Nathalie Sarraute raisonne en termes de retour sur investissement. Quand l'éditeur finance une campagne, l'auteur lui rapporte. « Chaque fois que j'ouvre la bouche, les dollars pleuvent » (93). Elle se fait l'avocate du marketing éditorial dont depuis les années 50 seules quelques maisons d'édition françaises (La Table ronde, Albin Michel) ont compris l'intérêt<sup>18</sup>.

*Les Fruits d'or* sont sur la liste du *Time magazine* des *Best Reading*, cela représente un chiffre de vente très important : achat automatique par toutes les bibliothèques des écoles, villes, clubs... etc. ! Il faudra que Gallimard (a-t-il augmenté sur le salaire pour les Russes ?) rajuste son traitement. Quel radin ! Claude m'écrit que Gaston lui a dit qu'il a peur de moi. Pas assez, je trouve. (102)

Que le succès des *Fruits d'or* soit authentique, mimétique ou médiatique, que l'enthousiasme soit snobisme, il « va augmentant » (106) les bénéfices financiers autant que symboliques des deux partenaires. Les poches de l'un ne se remplissent pas moins que celles de l'autre. En outre l'éditeur, dont la valeur monte, enrichit son catalogue et défie la concurrence :

Braziller follement excité (il a commencé, inconnu, par mon *Portrait*, et maintenant monte en flèche, vent en poupe, aura Gadda, *Les Mots* de Sartre à la demande de Sartre !, sollicité par de Beauvoir pour *La Force des choses*, hésite (très mauvaise impression ici sur la presse qu'elle a eue)) (53)<sup>19</sup>

Car la compétition joue aussi, bien sûr, entre écrivains. Le succès transatlantique de Sarraute lui vaut de se mesurer à ses contemporains : Sartre et Beauvoir d'un côté, les Nouveaux romanciers de l'autre. Sartre, on le sait, a préfacé *Portrait d'un inconnu* en 1949 et ouvert la porte des *Temps modernes* à différents articles de Nathalie Sarraute : en 1947, « Paul Valéry et l'enfant d'éléphant », « De Dostoïevski à Kafka » puis « L'Ère du soupçon » en 1950. En dépit de son « dégageant », l'auteure fut bien reçue des milieux existentialistes. Mais « Conversation et sous-conversation », écrit à l'été 54, a essuyé un refus que Sarraute imputa à Beauvoir : celle-ci aurait reconnu en son écriture dialogale le traditionalisme que fustige celle-là<sup>20</sup>. La rivalité des deux femmes resta sensible, d'autant que Sarraute acquit une

---

<sup>18</sup> Je me permets de renvoyer à l'étude que j'ai menée sur la campagne menée par la Table ronde pour lancer Henri Troyat : « Les chevaliers de La Table ronde. La campagne Troyat de janvier 1950 », *Marketing et stratégies éditoriales aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles*, Actes en ligne du Colloque des 26-28 avril 2018, Université de Caen-Normandie, B. Diaz et M.-H. Boblet éd., site ANR LITTÉPUB : <http://littepub.net/files/filemanager/uploads/PDF-colloque-marketing-et-strategies-editoriales/m-h-boblet.pdf>

<sup>19</sup> Le troisième volume de l'œuvre autobiographique de Beauvoir est paru en 1960. Alors que, liée d'amitié à Sarraute via Sartre au moment de *Tropismes* puis de *Portrait d'un inconnu*, Beauvoir louait la « subtilité inquiète » avec laquelle Sarraute « s'attachait à ressaisir à travers les lieux communs l'équivoque vérité de la vie », elle n'est plus tendre en 1960 : « reprenant à son compte le vieux psychologisme français, elle décrit avec talent l'attitude paranoïaque de la petite bourgeoisie, comme si elle constituait l'immuable nature de l'homme. [...] Elle confond vérité et psychologie, [...] elle réduit l'extériorité à l'apparence, c'est-à-dire à un faux-semblant. » (*La Force des choses, Mémoires*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2018, vol. I, p. 958 et vol. II, p. 342-343).

<sup>20</sup> Le roman *Les Mandarins* ne paraîtra pourtant qu'en octobre 1954. Quoi qu'il en soit, dans *La Force des choses* Beauvoir prend ses distances avec la sous-conversation : « Que le dialogue pose un problème au

position de force aux États-Unis : la renommée d'une créatrice de formes. À ce titre, elle y reçut les mêmes honneurs que Claude Ollier en 1959, Robert Pinget en 1960-61, Robbe-Grillet au tout début de 1964.

Le concurrent directement désigné dans *Lettres d'Amérique* est incontestablement Robbe-Grillet. Il a tout juste précédé Sarraute sur le territoire. Mais *L'Ère du soupçon* (1956) avait précédé *Pour un nouveau roman* (1963), avec la force contestataire et l'autorité de pensée que l'on sait. En outre, elle dispose en toute conscience de la maîtrise linguistique et jouit sans scrupule de ses effets :

Hier matin, radio (interview en anglais à côté d'ici). C'est fou ce que l'anglais me sert. Robbe-Grillet ne le sait pas. A parlé de moi longuement à Chicago. A dit que notre différence tenait à ce que je dérivais de Dostoïevski et lui de Kafka. A manifesté beaucoup d'estime et même d'admiration. Je maintiens mon texte en ajoutant que j'admire son œuvre.<sup>21</sup> (59)

Derrière cet échange courtois mais tardif de bons procédés, se dissimule un dissensus radical. Ce n'est pas la généalogie littéraire qui les distingue, mais leurs conceptions esthétiques respectives. Pour Sarraute, la forme est consubstantielle au contenu, sans valeur absolue en soi. « Plus difficile sera la recherche, plus neuve sera la réalité, [...] plus neuve et forte sera la forme.<sup>22</sup> » C'est cette coïncidence parfaite qui, de Hegel à Bakhtine, fonde la poétique du roman, motive et justifie l'invention et ses fruits d'or. L'expression est l'outil de l'exploration, comme son dernier roman vient de d'illustrer en une magistrale mise en abyme !<sup>23</sup>

Reconnue comme un écrivain majeur et une incarnation singulière du Nouveau Roman, cette exception française de l'avant-garde qu'est Nathalie Sarraute est vénérée lors de son voyage aux États-Unis. Mais la hantise de la ségrégation lui interdit de jouir ingénument de sa montée au ciel des étoiles<sup>24</sup>, d'autant que *Les Fruits d'or* diagnostiquent les aléas de la vie éditoriale et les crises de la réception littéraire. Ses *Lettres d'Amérique* disent sa joie et sa jubilation mais aussi son inquiétude et son effroi. Elles relancent l'interrogation sur le goût, ses critères et ses mystères. De ce point de vue, la tournée internationale dont ces bafouilles rendent compte couronne et consacre le roman : non seulement elle le fait circuler de sorte

---

romancier, je suis bien d'accord. Mais je ne pense pas du tout que la parole "soit le prolongement de mouvements souterrains". » (*La Force des choses*, vol. II, *op. cit.*, p. 1214. Voir aussi la note 47 p. 1466).

<sup>21</sup> L'émission radiophonique en question a lieu le 6 février West-End Avenue, à New-York.

<sup>22</sup> « Roman et réalité », *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 1647.

<sup>23</sup> Les médiateurs mêmes choisissent leur camp : « Mon ex-ennemi Richard Howard [...] – échaudé par la froideur, l'ingratitude, l'avarice de Robbe-Grillet, de Butor, de Pinget pour qui il s'est démené - voudrait venir mon ami. Me l'a dit car il se sent trop ulcéré !! » (61-62). La répétition des points d'exclamation témoigne de la surprise de Sarraute devant tant d'infantile ingénuité qui reconduit la lutte pour la reconnaissance, entamée dès l'école primaire et poursuivie jusqu'aux salles de conférence les plus prestigieuses<sup>23</sup>. L'accueil que reçoit Sarraute répare un sentiment de solitude et de relégation à fois qui remonte à l'enfance. La différenciation entre Natacha et la demi-sœur Hélène et le demi-frère Jacques, *Enfance* la mettra en dialogue vingt ans plus tard : « Tout le monde m'adore. Ô si les Tcherniak voyaient ça. » (70)

<sup>24</sup> Les ruptures avec Sartre, Beauvoir ou Violette Leduc ont sans doute ravivé l'exclusion du barreau de Paris qu'elle avait subie en 1940 comme avocate juive.

que les lecteurs se l'arrachent, mais elle en confirme empiriquement le propos esthétique et la portée critique.

Marie-Hélène BOBLET  
Université de Caen – Normandie/LASLAR